



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



SOMMAIRE :

- G. DEHERME..... *La Guerre et le Travail.*
 XXX..... *L'École devant la Nation.*
 A. MOULET..... *L'Extension universitaire à Vienne.*
 HENRI DARGEL..... *Au Palais du Peuple. — Le Théâtre.*
 G. D..... *Les Livres qui font penser.*
 *Un Théâtre d'Éducation sociale.*



ABONNEMENTS :

France: Un an: 3 francs. — Six mois: 1 fr. 50
 Étranger: Un an: 4 francs.



Le Numéro : 0 fr. 25

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI^e Arr.)

PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Almanach de la Coopération française pour 1902, par E. DE BOYVE avec la collaboration de MM. BANCEL, DEHERME, E. DUCLAUX, A. FABRE, CH. GIDE, HOLYOAKE, G. MAURIN, DE SEILHAC, L. SORIA, THOLOZAN; o fr. 40, franco o fr. 50 (Comité central, 1, rue Christine).

Nous recommandons cet excellent almanach aux Coopératives, Syndicats, U. P., à toutes les personnes qu'intéressent le mouvement coopératif et l'évolution des idées coopératives. (En vente à la *Coopération des Idées*.)

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'**avertissement**.

EAU DE MOLAS

NATURELLE, GAZEUSE, BICARBONATÉE, FERRUGINEUSE. LA PLUS LÉGÈRE A L'ESTOMAC, LA PLUS AGRÉABLE

La seule prescrite pour les maladies de l'Enfance

La Caisse de 25 bouteilles : 9 fr. 25

Ecrire au gérant des **SOURCES DE MOLAS, LE BOULOU** (Pyrénées-Orientales)

Même domaine : VIEUX ROUSSILLON de coteaux : 70 fr. la barrique. — GRENACHE doré authentique, non viné, 16 degrés. en bouteilles 1 fr. 50 le litre

{ logé, franco
de port
et de régie



La Coopération des idées

La Guerre et le Travail

L'homme fut chasseur, guerrier. La nécessité seule le disciplina au travail. Cette discipline ne s'est parfaite, d'ailleurs, qu'à travers l'esclavage, le servage, le salariat. Et le vieil instinct combatif revient sous mille formes. Dans la discussion de deux philosophes il y a de la même impulsivité qui, aux âges lointains, jetait, brandissant de redoutables sîtex, le grand homme blond à crâne ovale contre le petit homme brun à crâne rond. Si les systèmes, qui ne sont que des compromis avec l'erreur, y gagnent des partisans, la philosophie, je veux dire la vérité, y a quelque dommage.

L'évolution des siècles n'a fait que déguiser notre barbarie. Dans chacun de nos actes réapparaît la chimère de sang, la folie de détruire. Et je ne parle pas seulement de la guerre des nations, qui a au moins l'avantage de faire la cohésion de la Cité; mais encore, surtout, de cette guerre universelle de tous contre tous : lutte de classes, de partis, de sexes, de croyances, etc. Diminuer nos autres concitoyens, nous croyons que c'est nous augmenter; persécuter les penseurs, nous croyons que c'est faire les nôtres

libres; abaisser, affaiblir, ruiner ce qui nous entoure, nous croyons que c'est nous grandir, nous fortifier, nous enrichir; détruire, nous persistons à croire, comme nos ancêtres au front fuyant, que c'est plus fécond que produire.

La société ne s'est maintenue jusqu'ici que parce qu'elle échappe, le plus souvent, à notre empirisme; parce que, parfois encore, l'incohérence antisociale de nos désirs individuels est contenue par l'instinct de vivre de la société, qui est l'ordre. Mais cet ordre est manifestement en contradiction avec les aspirations présentes. De là un conflit, qui ne fait qu'augmenter la virulence des éléments de dissolution sociale. Dans une société démocratique, industrielle, d'une complexité infinie, intégrée toujours plus, à solidarité d'autant plus étroite que ses membres sont plus différenciés et mieux spécialisés, il n'y a que deux destins : la paix ou la mort. On ne choisit pas la mort délibérément. Voyons les conditions de la paix.

*
**

Tant qu'il n'y a que des différenciations collectives très simples, une division du travail peu développée, une solidarité lâche, il y a des classes avec des privilèges de naissance. Donc, il y a antagonisme.

Dans une démocratie, la différenciation, infiniment plus complexe, est individuelle; il n'y a plus de classes. Donc, plus de privilèges et plus d'antagonisme. Le travailleur se trouve enfin incorporé à la société.

De même que le régime industriel souffre de l'état de paix armée, de la guerre des douanes, ou de celle

des hommes, de même le régime démocratique meurt de la lutte politique ou sociale dans la nation.

En régime industriel, la prospérité des nations ne doit s'acquérir que par le travail. En régime démocratique, les idées ne doivent se réaliser que par l'action positive. La majorité même n'est pas une raison de les imposer.

Le travail veut la paix, l'action positive veut la liberté. Le moyen est adéquat à la fin.

Malheureusement, le travailleur méconnaît sa cause. Il reproduit, comme un fantôme du passé, des gestes de bataille. S'il chante l'*Internationale*, ce n'est que pour mieux haïr ceux qui le touchent. Toute dissemblance, si petite soit-elle, même dans l'apparence, dans les mots, lui est une raison de s'opposer. Et son effort n'est qu'une lutte, où il s'enivre à mort, — cependant que les politiciens qui l'excitent en vivent grassement.

Mal formé pour le combat, sans défense contre le mensonge et la trahison, le travailleur est battu, et constamment, et plus complètement encore quand il s'imagine ne l'être pas. C'est ce qui a préservé la démocratie de la sauvagerie démagogique. On frémirait à la pensée que la Commune eût pu être victorieuse, si l'on n'était persuadé qu'elle se serait faite promptement opportuniste. Le danger de notre système électoral, c'est qu'il nous menace de telles victoires inquiétantes. Je répète qu'il est bon que le travailleur soit battu; car, s'il ne l'était plus, il ne serait plus le travailleur, mais le vainqueur, c'est-à-dire l'oppressé et l'exploiteur.

Il est naturel que ce soit le soldat qui triomphe dans la violence, que ce soit le politique qui gagne dans la ruse, que ce soit le financier qui asservisse

par l'argent. Au travailleur, il n'appartient que de libérer le monde par le travail. Son idéal est justice et liberté, et celle-ci comme celle-là supposent l'union des hommes, le concours des citoyens. Pas de justice entre belligérants. Pas de liberté pour les vaincus comme pour les vainqueurs. Pas de production par la guerre. Comprenons l'humanité.

Le travail s'étant universalisé, la solidarité s'est universalisée. Il n'est plus indifférent au Parisien qu'on fabrique des bicyclettes à Tokio. La guerre entre deux nations productrices est toujours une perte. Or, aujourd'hui, toutes les nations sont productrices. La condition du travail étant la liberté, dans la lutte des partis il y a perte toujours pour le travailleur. La condition de la société étant l'ordre, il y a perte toujours dans la guerre sociale. Quelle que soit l'issue de la guerre, il y a destruction, contrainte, désordre, arrêt de production. Il est insensé d'admettre qu'il puisse y avoir gain, dans certains cas, contre le travail, la liberté, la justice, l'ordre, — l'humanité.

*
**

Le soldat agit par la violence ; le politicien — prêtre dégénéré, — par le mensonge ; le financier, par l'argent, — tous moyens de meurtre, de coercition, d'exploitation. Le travailleur ne peut agir que par le travail, qui pacifie et qui émancipe. La guerre lui est impossible.

Remarquons que la violence, la tyrannie politique, l'argent ne sont des forces que s'ils sont des monopoles. Et ainsi ils se limitent. Leur raison d'être est de comprimer, donc de s'armer. Instruments de

guerre, ils perpétuent la guerre. Ils sont pour maintenir des privilèges nécessaires, pour échapper à la peine du travail. Le travail, au contraire, veut s'universaliser, et c'est ainsi qu'il émancipe. La tendance des Trades-Unions fermées, voire même de certains syndicats français, à mettre des obstacles à l'exercice de la profession, à constituer celle-ci en privilège, est une régression déplorable.

Il n'y aura plus exploitation quand tous travailleront, comme il n'y aura plus oppression quand tous auront le devoir d'être libres et responsables par l'action positive. C'est le travail qui fonde la liberté et la justice. Et entendons, ici, le travail dans son acception la plus large : sur soi-même, comme homme, c'est-à-dire l'éducation ; dans la société, comme citoyen, c'est-à-dire l'action positive libre ; dans l'humanité, comme ouvrier, c'est-à-dire la production. Éducation, action positive, production, — voilà les vraies forces d'affranchissement. Elles sont à la disposition du prolétariat. Qu'il les reconnaisse, qu'il les discipline ! S'il s'y refuse, c'est qu'il ne veut pas vraiment ce qu'il dit vouloir.

De toute révolution sort une dictature militaire. De tout parlementarisme, c'est-à-dire de la lutte politique, surgissent la corruption, l'impuissance, le jacobinisme politicien, l'anarchie ; puis l'émeute et, conséquemment, le coup d'État. Toute lutte économique par l'argent ne peut qu'aggraver les antagonismes sociaux et la tyrannie de l'argent.

Tuerie entre nations ou tuerie entre citoyens d'une même nation, c'est affaire du soldat, — un retour au passé, une défaite du travail. La violence n'institue que la domination du violent, qui a besoin de la violence pour se garder.

De même il en est des disputes de partis. Elles ont pour objet la mise en coupe réglée de la société par un syndicat d'exploitation qui se dit l'État. « Conquêtes des pouvoirs publics », disent, alléchés, les meneurs socialistes. « Dictature de classe », déraisonne avec enthousiasme M. Jules Guesde. Or le travail n'est pas un parti, ce n'est pas une classe. Il va être tous. Il peut être opprimé, il n'est pas oppresseur ; il peut être exploité, il n'est pas exploiteur.

L'agitation sociale aussi est contre le travailleur. L'ouvrier a cru qu'en se groupant il aurait facilement raison de son patron, qu'en réunissant ses gros sous il pourrait se mesurer avec les millions du patronat, les milliards de la finance. Mais le patron aussi s'est organisé, et les conflits se sont multipliés. En face des syndicats ouvriers on a vu s'élever les syndicats patronaux ; puis, en face des puissantes Fédérations ouvrières, des riches Trades-Unions, avec leurs millions, on a vu se dresser, formidables, les *cartels*, les *trusts*, avec leurs milliards invincibles.

Haine d'un côté, mépris de l'autre. Patron et ouvrier ne sont plus deux collaborateurs, mais deux ennemis. Je dis que c'est au détriment de la production. Un champ de bataille ne saurait être un bon atelier. Sans doute, ce qu'il n'obtient plus de la conscience, de la bonne volonté d'un collaborateur libre, le patron s'efforce de l'obtenir de la contrainte ; mais la surveillance n'est pas toujours possible, dans tous les métiers, elle n'est pas toujours vigilante. Et quelle déchéance pour l'ouvrier ! De son côté, ce n'est que par la menace qu'il arrache à son patron une rémunération juste et quelques loisirs ; mais le patron profite de toutes les circonstances favorables pour lui, chômage, concurrence ouvrière, vieillesse, apprentis-

sage, pour pressurer son ouvrier, cependant que celui-ci se prépare en « sabotant », pour l'époque des fortes commandes, des adjudications, à faire grève.

Ainsi, le travail, avec un déchet considérable, ne donne plus qu'un produit médiocre et très onéreux. L'ouvrier n'a plus de goût au travail, son labeur est triste, et l'objet qu'il fabrique n'est que de camelote, sans art, préparé pour la vente, pour tromper l'acheteur, non pour un service réel et pour une joie durable et haute.

Notre tâche se précise, notre route s'éclaire. Nous découvrons le vice fondamental de notre empirisme ordinaire, l'anachronisme de nos survivances combattives.

Le travailleur n'a d'autre force que le travail. Bien qu'en grande partie latente, c'est la plus puissante du monde. Les autres forces, celles du passé, ne sont pas à la disposition du travailleur, et elles sont contre lui.

Mais l'argent est encore le maître du jour; le canon même n'est que son humble serviteur, — et c'est un progrès. Comme toutes les forces d'oppression, il n'est puissant que parce qu'il est concentré en quelques mains, et ainsi il constitue un privilège, — le dernier. Quel? D'acheter les plaisirs, les consciences, les corps, les choses, les idées, le droit de paresser? Tout cela ne découle que d'un seul, fondamental, qui est de pouvoir acheter le travail.

Ce privilège, le travailleur peut l'annihiler. Non pas en refusant de travailler, qui serait de la guerre; encore, l'arrêt mortel de la vie sociale, l'irréparable catastrophe; mais simplement en refusant de vendre

son travail, — soit en le donnant, en le mettant ainsi à la disposition de tous, soit en ne l'échangeant que contre d'autre travail.

La première solution est héroïque : je ne la propose point. Il convient de ne pas demander tant d'énergie ni de sagesse aux hommes. Mais la deuxième est la solution coopératiste, et malheureusement, jusqu'ici, elle n'a pas donné tout ce qu'on en espérait. C'est, n'en doutons pas, que nous l'avons mal appliquée, si la Société de consommation n'est qu'une boutique pour certains coopérateurs, un moyen de lutte politique pour d'autres, et si la Société de production, quand elle ne fait pas faillite, dévie fatalement en entreprise capitaliste ou patronale.

S'il ne peut pousser l'abnégation jusqu'à donner son travail, si, même dans la coopération, il continue de le vendre, je ne vois qu'une combinaison intelligente de ces deux procédés qui puisse concilier heureusement notre incertitude sociale, notre hésitation morale, notre égoïsme avéré et la nécessité urgente d'une reconstitution sociale.

Si le travailleur ne peut se résoudre — malgré ses bruyantes convictions socialistes — à socialiser le travail qu'on lui achète, il peut, à tout le moins, socialiser celui qu'on dédaigne. Cela n'exige aucun sacrifice. Le mode de production capitaliste est impuissant de plus en plus à tirer parti de toutes les richesses sociales. Son gaspillage est énorme. Rappelons-nous, en passant, que les ouvriers mineurs de Monthieux ont fait prospérer l'exploitation d'une mine, qu'une Société financière, qui s'y était ruinée, avait abandonnée. C'est la pleine justification de la coopération, qu'elle tire meilleur parti des choses que le système qu'elle commence de remplacer.

Le travail inemployé, c'est le chômage. C'est une erreur de croire que le chômage est dû à la surproduction. Il n'y a jamais surproduction. Le chômage est une conséquence du désordre économique. Plus le travail est onéreux, plus le chômage doit s'intensifier. C'est au travail de réorganiser la société, mais au travail non capitalisé, non asservi, non salarié, je veux dire au travail libre, social.

Ici surtout, nous avons à nous défaire de quelques superstitions, à nous méfier de l'empirisme, à reviser nos notions et à substituer à la notion de salariat celle de répartition sociale. La conception scientifique du travail considéré comme fonction sociale doit remplacer la conception transitoire du travail salarié.

Le chômage immobilise donc une force de travail non employée actuellement. Le prolétariat peut l'utiliser presque gratuitement. C'est l'atelier de chômage. J'en ai déjà expliqué le mécanisme possible (1). Il y en a probablement d'autres. Mais il n'importe que les principes. Il ne s'agit pas, on l'entend bien, d'une œuvre philanthropique, pour le soulagement momentané du chômeur. Il s'agit d'une action scientifiquement organisée de reconstitution sociale. L'inconscience des syndicats est telle que, d'un côté, ils poursuivent l'augmentation des salaires, qui a pour effet immédiat, en élevant le prix du travail, d'étendre le chômage, et que, de l'autre, ils s'épuisent à nourrir péniblement une caisse de chômage famélique, de plus en plus insuffisante.

Nous ne nous proposerons donc pas de restreindre le chômage, mais de le généraliser, en l'utilisant,

(1) Voir *la Coopération des Idées*, hebdomadaire, du 20 avril 1901.

c'est-à-dire de substituer lentement le travail social, libre, au travail capitalisé, asservi. La justification économique de l'atelier de chômage, c'est qu'il accroît aussitôt la production.

Ce surcroît de production a des consommateurs tout trouvés à l'avance. C'est la légion de ceux qui manquent de tout, qui aujourd'hui ne peuvent acheter le travail parce qu'il est trop cher. Il y a désordre dans la consommation comme dans la production. Les chômeurs, s'ils travaillent presque gratuitement, non pour un salaire, mais pour l'indemnité syndicale de chômage, travailleront d'abord, en somme, pour eux-mêmes, pour les chômeurs habituels. Mais, si cette indemnité est fixée au quart du salaire, si les produits sont répartis à moitié prix du commerce, cela laissera évidemment un gros bénéfice. Ce sera pour le développement de l'atelier de chômage, car la clientèle va augmenter prodigieusement. Plus on produira à bon compte, mieux on s'apercevra qu'il y a sous et non surproduction.

Mais l'atelier de chômage, j'imagine, choisira ses clients. Et les sociétés coopératives de consommation sont toutes désignées. En affranchissant la production du capitalisme dissolvant, on contribue à affranchir la consommation des multiples intermédiaires.

Le chômage pèse lourdement sur le prolétariat. Il l'avilit, il l'affame, il l'aigrît, il l'écrase, et ainsi il fait plus féroce encore la guerre sociale. Je propose qu'il serve : je maintiens que cela est possible, je prétends que c'est facile.

Il n'y a de vrai socialement que ce qui unit les hommes, il n'y a de vrai moralement que ce qui les élève. En utilisant une force de travail perdue aujourd'hui, il est incontestable que nous augmenterons la produc-

tion, donc le bien-être des plus pauvres. Et c'est le bien-être des plus pauvres qui importe, non le salaire exceptionnel, provisoire d'ailleurs, des privilégiés du travail aujourd'hui, qui seront les chômeurs de demain.

C'est par le chômage que commencera la réorganisation sociale.

G. DEHERME.

L'École devant la Nation

IV. — LA RÉNOVATION NÉCESSAIRE

La Vie naturelle

Il ne s'agit pas de remplacer la religion de la foi par la religion de la science, les mots latins par les formules d'algèbre, les despotes en chasubles par les maîtres en robes de docteurs, et la foi dans la Bible par la foi dans le manuel du brevet ou du certificat d'études; il ne s'agit pas de faire de la science une nouvelle puissance d'autorité, après la force et la foi, mais une force vivante en chaque homme et le dressant contre tout ce qui n'est pas la vérité; il faut répandre l'esprit scientifique, qui est la vie, et non la science comme un dogme, et non faire que la science règne *sur* les hommes, mais qu'elle règne *par* les hommes. Une main tendue à un malheureux vaut mieux qu'un chapelet d'oraisons, et un raisonnement juste vaut mieux qu'une encyclopédie.

C'est pourquoi, sur les murs de l'école rénovée, nous n'inscrivons pas pour programme: « *Mathématiques, physique, chimie* », mais :

« Il faut enseigner à aimer la vérité et à la chercher *par* les exercices des sciences. »

La Vie intérieure

L'esprit scientifique attachant l'enfant ou le jeune homme à l'unique source de vérité et de santé, à la nature, il est facile de faire surgir la vie intérieure de l'observation et de l'expérience, et d'habituer à penser et à sentir quand on a lesté l'âme par l'amour de la vérité.

Notre programme précis est donc de faire vivre le plus possible en son âme, en sa raison, son imagination, son cœur, chaque enfant, de lui donner avec l'habitude le besoin de cette activité intime, le goût des choses de l'esprit, de le faire exister « en esprit et en vérité ». C'est bien là notre seul, notre unique, mais aussi notre impérieux dessein, celui qui doit dominer et comme attirer tous nos efforts, qui doit être présent en chacun de nos actes, notre guide constant, notre règlement inviolable de travail. Il n'y a pas de considération qui puisse se le subordonner, pas d'idéal supérieur, pas de nécessité plus « pratique » ou plus « prochaine », pas d'accommodement acceptable. Notre devoir n'est pas accroché au mur, imprimé, et divisé en paragraphes, et ce n'est pas sur un livre qu'il faut chercher la mesure, l'objet, de notre labeur, ni à un « programme » qu'il faut demander si nous avons fait tout ce qu'il faut faire. Notre objet unique, notre idéal, notre mesure, notre seul maître, ce n'est ni un morceau de papier, ni un inspecteur, c'est l'âme de notre élève ; c'est par elle et pour elle qu'il faut travailler ; c'est elle qui seule doit nous réclamer plus d'effort ou un autre effort ; c'est

elle qui seule doit nous promettre et nous donner notre récompense ; il ne s'agit pas de bonnes notes et de rubans : notre blâme ou notre éloge est dans notre élève, et en lui seul est la « matière » de notre travail. C'est le bois qu'il taille ou le mur qu'il édifie où le menuisier et le maçon portent toute leur attention et tous leurs soins, ce n'est pas à un règlement qui leur prescrirait de donner pour chaque table le même nombre de coups de rabot, ou pour chaque mur leur déterminerait le nombre des pierres, si bien qu'ils seraient pleinement satisfaits quand, après le nombre de coups de ciseau ou le chiffre fixé de briques, ils n'auraient pourtant taillé qu'une planche ou amassé qu'un tas informe de matériaux. C'est une table, un mur qu'il leur faut produire, et non un nombre et un genre déterminés de mouvements et de gestes ; c'est par la table et le mur qu'on les juge, et non par les gestes qu'ils ont dessinés dans l'air en travaillant. « L'ouvrage » du maître, c'est l'esprit de ses élèves, et non certaines paroles prévues et imposées ; ce n'est pas d'ébranler l'air de la classe avec des mots recommandés et étiquetés que la raison lui demande, c'est d'ébranler l'esprit de ses élèves par tous les moyens possibles. L'instituteur actuel, qui n'a pour but et pour rôle permis que de jouer habilement de la langue en prononçant des mots sacrés et des formules superstitieuses, outre qu'il est le frère spirituel de l'exorciste qui veut chasser une maladie en prononçant devant le patient des syllabes magiques, est exactement comme un artisan à qui on ne demanderait nullement de « produire », mais seulement d'agiter les bras devant un morceau de bois ou une pierre selon des cadences rigoureuses.

Éveiller, nourrir et diriger la vie spirituelle de

chacun est notre programme précis : voilà ce qu'il faut réclamer à chaque maître, voilà sa seule tâche obligatoire, sa loi. Et nous savons quelle est cette vie spirituelle qu'il a le droit de développer : c'est la vie libre et large de l'esprit sous la discipline qu'impose le seul amour de la vérité. Ce n'est pas une activité étroite, un fanatisme, *une idée*, qu'il doit nourrir, *c'est l'esprit tout entier*; il lui faut le fortifier et l'élargir, et non l'étirer artificiellement en un seul sens. Ce ne sont pas *des opinions* qu'il a le droit de donner à ses enfants, ce sont *des forces*. Non seulement on n'a point le droit de tromper l'enfance, mais on ne l'a point non plus de l'enrégimenter dans un parti ou dans une doctrine. On peut tout faire de l'intelligence d'un enfant, et la tourner au scepticisme ou à la dévotion, à l'ardeur monarchique ou républicaine, la faire adorer ou mépriser, et amener à l'anarchie celle d'un fils de prince, et à la passion autoritaire celle d'un fils d'esclave. Et c'est pourquoi il n'en faut rien faire. Ces idées, dont nous croyons enrichir leur esprit, leur sont des chaînes, et nous faisons de nos élèves des recrues pour un parti, et non pour la pensée. Il y a quelque chose en eux d'infiniment respectable dans sa faiblesse même, et c'est *l'esprit*; une force que nous n'avons pas le droit d'enchaîner à notre suite et de nourrir pour qu'elle nous serve, comme les maîtres habiles qui s'inquiètent de la santé de leurs esclaves ou de leurs bêtes de somme parce qu'elle fait leur fortune. Ce ne sont pas des disciples qu'il nous faut espérer dans nos élèves, mais des hommes qui puissent nous dire un jour : « Au nom de l'amour de la vérité dont vous m'avez animé, au nom de la libre raison que vous avez fortifiée en moi, je crois, mon maître, que vous vous

trompez ! » Un maître qui entendrait ce langage d'un élève fidèle et reconnaissant, recevrait la plus belle récompense, car il serait sûr d'avoir transmis la vie de l'esprit, la flamme pure de la raison. Il n'est pas de résultats plus piteux pour un maître que de faire des disciples : c'est-à-dire des esclaves de sa pensée. L'idéal d'un maître est de faire des maîtres, c'est-à-dire des hommes à la pensée libre dans le seul amour de la vérité. Le devoir supérieur est de respecter dans l'enfant l'esprit, la force mystérieuse de la pensée, d'être le tuteur de cette énergie sublime qui s'ignore, qui aspire à la vie, mais qui est encore toute débile, toute vacillante, qu'un vent brutal peut briser ou déjeter, qui a besoin de nourriture, de chaleur et d'appui; mais non d'en être le jardinier trop habile qui la dirige selon ses goûts et lui fait produire les fruits qu'il préfère. Il n'y a pas qu'une façon de tyrannie, et les princes ne sont pas les seuls despotes : il y a aussi les despotes de l'esprit. Ce que nous voulons de toute notre force, c'est la vie libre et forte de tous les esprits. C'est la pensée que nous voulons accroître dans le monde; ce n'est pas une opinion que nous voulons faire triompher.

*
**

Dès lors tous les moyens nous seront bons qui produiront la saine vie spirituelle, l'amour du vrai, du beau et du bien, la force et la méthode pour les réaliser. Si l'esprit scientifique permet la découverte de la vérité physique, celle des choses, l'esprit littéraire et philosophique révèle les vérités humaines et sociales, ce qu'on pourrait appeler les vérités spirituelles.

L'esprit littéraire s'acquiert par la lecture et la composition littéraire. Nous pouvons donner ici, non des indications de métier, mais seulement des directions générales.

La lecture est le plus efficace moyen de la culture intellectuelle, si elle est une conversation avec les plus « honnêtes gens » de tous les siècles. Les paysans, les ouvriers, le commun des hommes ont bien plus besoin de savoir comprendre les meilleures paroles que d'être habiles à la parole; ils ont bien plus besoin d'entendre que de parler. C'est par l'étude, la lecture sérieuse et bien comprise que le citoyen peut s'éclairer des affaires de la cité et apprendre à y voter et à y agir, et non par les discussions vides, les cris, le brouhaha, la fumée et les ivresses des cabarets ou des clubs. Bavarder n'est pas s'instruire, mais plutôt s'obscurcir la pensée; à la place de toutes nos parlotes de cercles et de cabarets, mieux vaudrait la paix féconde des bibliothèques.

Dans les écoles, l'erreur actuelle est de *parler des écrivains* et non de les faire lire. Il faut rompre absolument avec cette manie funeste, supprimer l'histoire littéraire et donner tous les soins à la lecture des meilleurs écrivains, des *meilleurs*, disons-nous, pour notre dessein et pour nos lecteurs, de ceux qui peuvent le mieux se faire entendre d'eux par leur langue et par leurs pensées. Il y a une erreur entière à faire lire à des adolescents Pascal, Bossuet, Descartes. C'est là nourriture d'homme mûr et habitué à penser. Pour cette éducation de la pensée, on emploiera les écrivains très clairs, simples, proches de la nature, parlant une langue forte et pleine de sève, Rabelais, La Fontaine, Molière, Perrault, A. Dumas, V. Hugo, G. Sand, Erckmann-Chatrian, Bouchor, et non selon l'ordre chronologique, mais selon l'ordre progressif des idées,

en allant des narrations, des descriptions aux pages de pensée. Les livres qu'on lit actuellement dans les écoles primaires sont fades, ennuyeux et mal écrits ; il faut aux enfants de la vraie littérature, il y a de grands écrivains qu'ils peuvent entendre après une très facile adaptation ; les contes, les récits de voyage, les fables, les récits d'aventures, sont faits pour eux, mais notre pédantisme prêchant trouve le plaisir frivole, méprise l'imagination, s'offusque d'une page bien écrite, vive, mais où il n'y a pas de « morale », et qui ne donne point texte à un assommant sermon. Alors les livres de lecture des enfants sont devenus des parodies de *l'Imitation* ; il n'y a pas une page où l'enfant n'attende l'inévitable « moralité », à la fin de laquelle il ne doit prendre une « résolution pour l'avenir » ! On a infesté de « morale » toutes les lectures enfantines, si bien qu'on fait prendre en dégoût à la fois la lecture et la morale. Il faut lire pour penser, mais non pour marmotter un examen de conscience continu et prendre « des résolutions » à la fin de chaque paragraphe. Lequel de vous, phraseurs d'école, retiré dans sa chambre et ayant dépouillé l'artifice et l'hypocrisie de la parole « pédagogique », lequel de vous, hommes vertueux, prend un livre *uniquement* pour « devenir meilleur », pour méditer sur lui-même et pour « prendre des résolutions » ? Soyons donc naturels et francs, et ne tentons pas d'imposer à des enfants joyeux, innocents, avides de vie et d'images, une « règle » de couvent et une littérature de « retraite et de pénitence » ! Nous n'avons pas la place ici d'exposer quelles œuvres surtout conviendraient aux enfants, mais nous pouvons dire la nécessité de leur faire acquérir l'esprit littéraire. C'est l'esprit de logique et de discussion.

Apprendre à juger et à discuter n'est pas peu de chose dans un pays de libre opinion où il faut non se vaincre, mais se convaincre. Enseigner à discuter sera presque la même chose qu'enseigner à lire, puisqu'il s'agit dans les deux cas d'abord de comprendre, puis de juger. La méthode est facile, même avec de nombreux élèves ; elle consiste à provoquer le plus librement les idées ; on compte les partisans de chacune et on la leur fait expliquer et prouver sans d'abord rien redresser ni condamner ; quand chaque opinion a ainsi groupé ses défenseurs et ses arguments, on provoque la critique mutuelle et on résume en concluant.

Outre qu'il n'y a pas de meilleur exercice pour éveiller l'émulation, il n'en est pas non plus de meilleur pour inspirer à tous, par l'habitude, le respect de la parole de chacun, le soin d'éclaircir sa propre pensée, le seul souci d'arriver à la vérité, et l'absolu mépris du « suffrage universel » décidant de la raison et de la vérité.

Mais la discussion dépasse la lecture parce qu'elle réclame l'habileté à s'exprimer et à convaincre, que développera l'exercice de composition littéraire. Là encore il y a un préjugé, et c'est celui de la correction. Saint-Simon n'aurait pas aujourd'hui son certificat d'études primaires pour la « rédaction ».

Actuellement, en ce qui concerne la langue, nos écoles primaires et normales arrêtent l'élève juste dans le cloaque entre l'ignorance ordinaire insoucieuse des règles mais gardienne de la spontanéité vigoureuse, des expressions imagées, hardies, profondes, et l'usage aisé et correct laissant toute liberté à l'esprit par l'habileté même à se soumettre aux règles, et lui conservant sa saveur, son originalité par

la maîtrise de la langue. On écarte les enfants de la langue incorrecte, mais forte, fruste, mais franche et vivante, sans pouvoir les élever à l'habileté qui libère l'esprit, à la science qui découvre par la raison la vie sentie d'abord par l'instinct, et qui incline de nouveau et d'une meilleure façon l'âme à la nature, à la vérité et à la vie. On tue en eux par le seul souci des règles grammaticales le vivant et franc langage ; on les soumet aux règles sans les en rendre maîtres ; on leur donne des fers au lieu de leur donner une arme ; le peu qu'ils apprennent les gêne plus qu'il ne les aide, et, s'ils ont trop de crainte des règles pour s'exprimer d'un jet ingénu et original, ils n'ont pas assez de science et d'assurance pour satisfaire à la fois à la nature et à la langue.

Cela est bizarre, mais il est absolument vrai que deux personnes sont seules savoureuses, agréables à entendre, d'une langue naturelle et vivante : le paysan et le grand écrivain. Mais entre eux, combien parlent une langue froide, grise, sèche, pédante, impuissante à éclairer et à échauffer, une langue de pédagogues, de rapporteurs, de secrétaires !

Il n'est guère possible d'apprendre aux enfants à parler correctement ; ce qu'il faut, c'est conserver leur spontanéité, leur originalité d'esprit et, au lieu de procéder par la critique et l'enseignement méthodique, agir par l'exemple des meilleurs écrivains et l'enrichissement de leurs idées et de leur vocabulaire.

Surtout, ce qu'il est essentiel de faire pénétrer dans leur cerveau, par le choix des sujets sur lesquels on exerce leur style, c'est l'habitude de ne parler que de ce qu'ils connaissent : ainsi ils parleront bien.

Par la lecture et la composition, les enfants apprendront à penser et à parler. Mais une pensée est incom-

plète qui ne cherche pas le beau ; et inféconde, qui ne produit pas le bien.

L'art et la poésie sont indispensables à la vraie éducation. Si le sentiment du beau n'était qu'une joie, il serait juste et généreux de la vouloir procurer à tous ; mais s'il est aussi une force, il est utile d'en armer tous les cœurs pour les amener au désir des plus belles choses qui sont aussi les plus vraies et les plus bien-faisantes. A ce point de vue, la tâche est facile, car rien n'existe, il n'y a pas de préjugé ou de routine à combattre, il n'y a que le vide à remplir.

Il n'en est malheureusement pas de même pour l'éducation proprement morale ; elle est actuellement vaine et même funeste parce qu'elle consiste en un « enseignement », en définitions ; elle s'est tournée toute en érudition, tandis qu'elle doit être à l'école toute en clarté, en exemples, en actions.

(A suivre.)

XXX.

L'Extension universitaire en Autriche

INSBRUCK

L'Université d'Innsbruck nous communique son rapport annuel sur les conférences et cours populaires organisés par ses professeurs au cours de l'hiver 1900-1901.

Leurs efforts tendent à développer les bienfaits de l'extension universitaire dans tout le Tyrol et le Vorarlberg. A cet effet, des conférenciers itinérants sont envoyés par l'Université dans les bourgs les plus importants de la région. Une subvention ministérielle de 2.000 couronnes, la subvention municipale de 600 couronnes, des dons particuliers, le produit des entrées (25 centimes par personne), constituent un fonds suffisant pour permettre à l'extension universitaire de se développer. La fréquentation est bonne

et régulière. La presse d'Innsbruck soutient très assidûment ces efforts.

Les préoccupations systématiques et purement scientifiques, que je signalais récemment chez les conférenciers viennois, et qui sont essentielles à toute extension universitaire, se révèlent ici avec la même netteté. Le rapport considère que l'objet de cette entreprise est l'organisation de cours suivis et méthodiques, d'un enseignement d'école donné par des professeurs éprouvés. De ce fait, les seuls professeurs de l'Université prennent part en Autriche à l'éducation populaire ainsi conçue.

Les cours sont pour la plus grande partie scientifiques, accompagnés de manipulations élémentaires et de projections. L'histoire est à peine représentée; la géographie l'est encore moins. Enfin, aucune question morale ou religieuse n'a été traitée au cours de l'hiver 1900-1901.

On consent, là-bas, à instruire un peu plus le peuple, à faire de meilleurs ouvriers, des industriels plus éclairés, capables de relever ou d'accélérer la prospérité nationale. Il n'est point question, pour maintes raisons, de faire l'éducation du citoyen et de l'homme libre.

Mais toute science émancipe, et la meilleure des politiques est assurément un enseignement scientifique développé. En tout cas, cette extension universitaire, à nos yeux incomplète, vaut mieux que les tendances sectaires de certaines universités populaires, où l'on cultive l'extension politicienne et où les auditeurs n'apprennent qu'à changer de maîtres.

ALFRED MOULET.

AU PALAIS DU PEUPLE

Le Théâtre.

Qui n'a vu, maintes fois, de ces gens dits « du monde », comme si les autres étaient d'ailleurs, soutenir mordicus que c'est nuire au peuple que de mettre à sa portée le plaisir du théâtre ?

Ces moralistes sévères — sévères pour nous, indulgents pour eux, à l'ordinaire des moralistes — produisent de leur opinion deux raisons principales.

A distraire le peuple, soutiennent-ils d'abord, on endort sa misère, on ne la guérit pas. Il faut qu'il souffre — ce bon peuple qu'ils aiment tant — pour qu'il trouve enfin, dans l'excès même de son mal, le courage de la révolte.

C'est la bonne souffrance... à l'usage d'autrui.

Toinette, tout comme ces aimables farceurs, disait au pauvre Argan : « Voilà un œil que je ferais crever, si j'étais en votre place. » Le malheur est que ces messieurs ne sont jamais « en la place » de ceux qu'ils conseillent si judicieusement, et que, pour leur part, ils tiennent furieusement à leurs propres yeux.

Et puis — c'est leur deuxième argument — le théâtre est immoral.

Oh ! vous les trouverez là-dessus d'une intransigeance de tous les diables, et, si fort que vous les poussiez, ils ne branleront pas d'une semelle. Seulement, n'allez pas essayer d'obtenir d'eux qu'ils définissent le moral et l'immoral. Une chose immorale est immorale parce qu'elle est immorale : vous n'en aurez rien de plus. Tout ce que vous gagnerez sera de passer à leurs yeux pour un homme sans moralité.

Pourquoi discuter ? N'appelons-nous pas immoraux ceux qui n'ont pas la même idée que nous de la morale ?

∴

Pour moi, le théâtre, si adorablement naïf, avec ses palais de toile et ses accessoires de carton, ses reines de Montmartre et ses grands seigneurs de Belleville, ses ingénues qui ont rôti tant de balais, ses jeunes vieillards et ses vieux jeunes-premiers, ses éclairs de lycopode et son tonnerre de fer-blanc... et son souffleur suant dans le fond de sa boîte, m'apparaît comme la plus spirituelle niche que l'humanité ait jamais faite à l'impitoyable Destin, souverain maître des dieux et des hommes.

Est-ce que la vie — ce jeu de l'amour et du hasard — mérite qu'on pleure sur elle ? On naît riche ou pauvre, droit ou bossu ; on prend femme fidèle ou légère ; on a

des enfants aimants ou ingrats ; on meurt d'une automobile ou de la peste : à qui doit-on tout cela, si ce n'est au hasard... à M. Hasard, administrateur général du Grand-Théâtre de la vie, où sautent tant de pantins, au bout de tant de ficelles ?

Dès lors, pourquoi se gendарmer ? A quoi bon prier, supplier, verser toutes les larmes de notre corps ? M. Hasard, sans esprit et sans entrailles, n'est-il pas, par surcroît, aveugle et sourd ?

Allons, relevons-nous ; essayons nos yeux et moquons-nous de lui, puisqu'il se moque de nous. Ce Croquemitaine se flatte de nous épouvanter par ses catastrophes ; ce Jocrisse s'imagine nous étonner par ses bouffonneries ; nous lui jetterons au nez nos drames et nos farces, cent fois plus tragiques ou mille fois plus folles que ses pitoyables inventions ! Ce geôlier déplaisant croit nous claquemurer dans la pitoyable vie qu'il nous a faite ; par la puissance de notre esprit, nous nous échapperons de son stupide cachot, et nous vivrons, à sa barbe, toutes les destinées qu'il nous plaira.

Voilà pourquoi la foule des hommes raffole de théâtre. Par lui, elle s'évade d'ici-bas ; elle ne languit plus sur la triste terre ; elle souffre, aime, rit, chante et pleure entre les six quinquets et les quatre portants où elle a planté, pour une heure, la scène du monde, et cette bienfaisante illusion calme sa peine de vivre. Qui dort dine, dit-on ; c'est douteux. Mais, à coup sûr, qui rêve ne souffre pas ; le théâtre est un puissant anesthésique de la misère.

Voilà pourquoi, aussi, sans plus de malice, je voudrais voir des théâtres populaires se dresser à tous les carrefours. Ne serait-ce pas justice que le théâtre retournât au peuple, d'où il est sorti ?

Laissons dire les gens graves, et ne perdons pas la plus petite occasion de semer autour de nous du rêve et de la joie : il n'y en aura jamais trop.

..

Distraire le peuple, c'est bien. Le guérir, serait mieux. Certes, son pitoyable sort s'adoucit lentement, à mesure que passent les siècles ; mais que de maux l'accablent

encore : le militarisme, le nationalisme, le parlementarisme, le fonctionnarisme, le jésuitisme, le fanatisme, le cabotinisme !... On en aurait jusqu'à demain à défilier les noms barbares de cette pancarte d'hôpital. C'est à se demander comment le pauvre diable n'est pas mort et enterré depuis longtemps.

Mais, s'il est si mal en point, n'est-ce pas un peu de sa faute ? N'est-ce pas qu'il se laisse piper, comme un sot, aux airs prétentieux et aux titres ronflants des Diafoirus et des Purgons de tous partis ? N'est-ce pas qu'il se laisse prendre, comme un niais, aux dévotes grimaces des innombrables Tartufes, suivis de leurs Laurents, de toutes croyances et de toutes religions ? S'il est si malade que cela, dites-moi, n'est-ce pas surtout de ses trente-six médecins et de ses quarante-huit apothicaires ?

Démasquer ces intrigants intéressés, ces imposteurs avides, qui ne feignent de s'intéresser à lui que pour mieux l'abuser, quel service à lui rendre ! Dévoiler, devant la foule assemblée, la nudité répugnante de leur vilaine âme ; faire toucher du doigt aux plus aveugles que, quels que soient leur rang, leur métier, leurs prétentions, leurs jongleries, leur déguisement, le but unique de tous ces grands amis du peuple est de satisfaire leurs intérêts particuliers à ses dépens, quelle bonne tâche pour un théâtre populaire !

Quand le peuple ne s'écriera plus, comme un simple tapis d'Aubusson : « Oh ! Oh ! c'est une impératrice ! » quand il éclatera de rire au nez scandalisé d'un grave introducteur des ambassadeurs, tout caparaçonné de sa protocolaire ferblanterie ; quand il distinguera Robert Houdin ou Donato derrière les miracles dont on méduse son actuelle crédulité ; quand il comprendra que les iniquités qui pèsent sur lui ne viennent pas des dieux, mais des hommes ; quand il calculera qu'il y a, sous le soleil, assez de joie pour tous, le peuple, ce jour-là, ne sera pas loin d'être guéri.

..

Il ne suffira pas, d'ailleurs, de démolir, il faudra reconstruire aussi. Il faudra s'efforcer de dresser devant l'homme un idéal plus juste que le péché originel, plus digne de

son courage que la crainte de la mort, plus généreux que la charité, plus intelligent que la foi, plus noble que la richesse : la Solidarité humaine.

De ce nouvel idéal, vaste comme le monde et profond comme l'avenir, peut sortir une dramaturgie nouvelle, sachant faire vivre, dans des œuvres claires et attachantes, la lente conquête des biens de la vie par la foule immense des déshérités, et la lutte incessante, contre la barbare puissance des ténèbres, de la science, de la justice et de la bonté.

∴

Des livres, des journaux, des conférences peuvent enseigner cet idéal : le théâtre seul le fera resplendir aux yeux de tous.

Il va sans dire, toutefois, qu'un pareil théâtre, accessible aux plus déshérités, impitoyable à tout mensonge, ne saurait se plier à des nécessités commerciales, ni se soumettre à la censure arbitraire et intéressée du pouvoir du moment. Il faut qu'il soit la propriété d'associés qui seront là chez eux, tous au même titre, et n'auront de comptes à rendre qu'à eux-mêmes.

∴

Telles sont les réflexions qu'ont éveillées dans mon esprit ces quelques mots d'une brochure sur le Palais du Peuple, bien connue des amis de l'Université populaire : « Au centre, sera le théâtre contenant 1.500 spectateurs. Nous ferons le théâtre populaire qu'on attend : il n'est réalisable que là. Un art puissant s'y enfantera. »

HENRI DARGEL.

Les Livres qui font penser

De la **Division du Travail social**, par Émile Durkheim, 7 fr. 50 (F. Alcan, éd., 108, boulevard Saint-Germain). — Nous avons fait un compte rendu de cet ouvrage capital, à sa première édition. Mais cette seconde édition est augmentée d'une préface dont nous avons à marquer les idées essentielles.

M. Durkheim constate que la vie économique n'est pas réglée par une morale précise. De là un état anarchique pénible, antagonisme, guerre; tous phénomènes morbides, puisqu'ils vont contre le « but » de la société, qui est l'ordre et l'union des citoyens. C'est tout le problème de la démocratie à organiser qui se pose; car les fonctions économiques prennent de plus en plus d'importance. Mais comment « régler » la vie économique ? « Ni la société politique dans son ensemble, ni l'État ne peuvent évidemment s'acquitter de cette fonction; la vie économique, parce qu'elle est très spéciale et qu'elle se spécialise chaque jour davantage, échappe à leur compétence et à leur action. » C'est donc au groupe professionnel qu'il appartient de « régler » la profession. Mais le groupe professionnel n'existe plus depuis la suppression nécessaire des anciennes corporations inadaptables au régime industriel moderne. Quant aux syndicats actuels, ce ne sont que des essais empiriques. « Pour qu'une morale et un droit professionnels puissent s'établir dans les différentes professions économiques, il faut donc que la corporation, au lieu de rester un agrégat confus et sans unité, devienne ou plutôt redevienne un groupe défini, organisé, en un mot une institution publique. » Mais c'est à l'État qu'il faut arracher cette puissance. Et l'État s'y oppose.

M. Durkheim ne parle pas du groupement de consommateurs. Puisque c'est à ce point de vue qu'il se place, nous lui ferons remarquer que l'immoralité et l'arbitraire sont plus manifestes dans le commerce que dans l'industrie. La fonction économique de la consommation est supérieure à celle de la production, car, organisée, elle tend à subordonner celle-ci. — Socialement, il importe qu'elle subordonne la production. La consommation a un caractère d'universalité et de perpétuité. N'oublions pas, en outre, que la consommation sociale est reproductive. « De même, dit M. Durkheim, que la famille a été le milieu au sein duquel se sont élaborés la morale et le droit domestiques, la corporation est le milieu naturel au sein duquel doivent s'élaborer la morale et le droit professionnels. » Il convient d'ajouter: De même la coopération est le milieu naturel au sein duquel doivent s'élaborer la morale et le droit sociaux.

Est-ce donc qu'il faut remplacer l'organisation qui a pour base les groupements territoriaux par celle qui a pour base les groupements professionnels? M. Durkheim nous affirme que « l'esprit provincial a disparu pour toujours ». C'est une erreur à notre sens. Il a disparu comme a disparu la corporation, comme s'est dissoute la famille dans la dissolution sociale présente. Mais c'est un élément organique qui se reconstituera comme les autres quand se reconstituera la société. Le progrès n'est pas une substitution, il est un développement. Si elle s'organise, la démocratie ne rejettera aucune des forces sociales du passé : elle les multipliera au contraire par d'autres forces qu'elle tirera d'elle-même.

« Une société, dit M. Durkheim, composée d'une poussière infinie d'individus inorganisés, qu'un État hypertrophie, s'efforce d'enserrer et de retenir, constitue une véritable monstruosité sociologique. » Groupements territoriaux, par la commune, — groupements professionnels par la société de production, — groupements de consommateurs, par la société de consommation, — groupements de prévoyants, par la société d'assurance, de secours mutuels, — groupement d'idées, d'émotions esthétiques, de sentiments, par l'université populaire : c'est de tous ces groupements organiques, et d'autres encore sans doute, qui se pénétreront les uns les autres et se vivifieront mutuellement, que sera faite la vie sociale de la démocratie organisée.

Ce livre, *de la Division du travail social*, doit être dans toutes les bibliothèques ouvrières, lu et commenté dans toutes les Universités populaires. Il peut remplir un trimestre d'études sociales fécondes.

Anthinea, par Charles Maurras, 3 fr. 50 (F. Juven, éd., 122, rue Réaumur). — M. Maurras a le secret d'une phrase qui pense. Même quand ses paradoxes subtils s'efforcent de violer notre âme — ce qui n'est pas sans nous irriter — ce n'est que pour nous contraindre à l'attention.

Devant un paysage lumineux, il cherche à s'expliquer un génie calme et précis. Devant une forme harmonieuse, il veut découvrir une logique mesurée et des aspirations fières. En vérité, M. Maurras, artiste du verbe, est un pur intellectuel. Rien n'est digne pour lui que l'idée et la rai-

son. C'est un noble goût, mais qui ne doit pas devenir exclusif. Le sentiment vaut la raison, l'émotion vaut la logique, pour la grandeur de l'homme et l'ordre des sociétés. Les héros ne sont pas des logiciens. M. Maurras n'en tient pas assez de compte, ni des faits. Dans l'art grec, soyons assurés qu'il n'admire que l'idée et ce qui l'évoque. Il se refuse sans doute à comprendre l'illogisme divin des cathédrales. Qu'il ne s'abuse donc pas, ce n'est point la beauté qu'il admire, mais l'idée qu'elle manifeste; ce n'est pas la vérité qu'il aime, mais une logique sévère. Et cela n'est pas bon. C'est le vice antisocial de l'intellectualisme.

Ainsi, d'Athènes, de son pèlerinage à l'Acropole, de son exaltation d'art, M. Maurras rapportera seulement la haine de la démocratie. Il y a de quoi surprendre. Non pas que nous confondions naïvement, comme il croit, la démocratie antique avec la démocratie actuelle; mais c'est que la haine n'est pas une beauté. J'entends bien que nous devons nourrir notre mépris pour ce que les politiciens nous disent être la démocratie. Mais elle s'impose. C'est donc qu'elle a à s'organiser; non sans doute par la tyrannie odieuse et basse du nombre, mais par la liberté et l'harmonie des forces. Athènes était bien une démocratie, mais dans les conditions de l'époque, avec l'esclavage heureux et accepté. Aujourd'hui, nous avons à organiser la démocratie dans les conditions présentes. Dans une certaine mesure, la machine a remplacé l'esclave.

Mais, rassurons-nous, M. Maurras a le sens de l'évolution : « Aucune origine n'est belle, dit-il. La beauté véritable est au terme des choses. » Et c'est une garantie, même si la raison ne se chargeait point de corriger les écarts de la raison. Nous nous retrouverons quelque jour avec cet esprit tourmenté de clarté et d'ordre.

J'aime ce livre, après ces réserves, pour la joie d'art qu'il donne. La religion de la beauté a un sens, n'en doutons pas, — et communions, malgré la politique et ses haines.

Le Travail intellectuel et la Mémoire sociale, par Justin Dévot (Pichon, éd., 24, rue Soufflot). — L'auteur se préoccupe de l'organisation du travail intellectuel et de la morale sociale, d'après le principe positiviste que « la

richesse intellectuelle, sociale dans sa source, doit l'être également dans sa destination. »

Considérations sur l'État mental de la Société haïtienne, par Justin Dévot (Pichon, éd.). — Cet ouvrage est la suite du précédent et l'application des principes qu'y a posés l'auteur à la nation dont il fait partie. M. Dévot, qui est un patriote de la bonne manière, nous fait un tableau des plus tristes de l'état intellectuel et moral de son pays. Pour n'en citer qu'un exemple, la capitale, Port-au-Prince, qui compte 60.000 habitants, n'a qu'un libraire, y végétant péniblement. Les situations politiques sont tenues par les moins dignes et les moins capables. Ce caractère de la démocratie noire semble d'ailleurs commun à toute démocratie représentative, même blanche. En lisant cet intéressant petit livre, je pensais à ceci qui serait à entreprendre par un pays comme la France. De plus en plus, l'humanité apparaît solidaire, et nous pouvons déjà prévoir un temps prochain où tout progrès des nations civilisées sera arrêté par l'état inférieur des peuples jaunes ou noirs. Jusqu'ici nous n'avons trouvé que nos produits falsifiés, nos verroteries, nos canons, nos alcools, nos maladies honteuses, nos soldats, nos usuriers à y envoyer. C'est ce que nous appelons coloniser. Il serait mieux, je crois, de constituer des missions laïques, chargées de répandre, par toute la terre, notre langue, notre science, nos arts et notre idéal. La diplomatie et l'armée souriront sans doute de cette façon de coloniser. Elle nous semble toutefois bien dans la tradition française, et tout aussi efficace que l'autre, celle qu'on n'ose dire. Et je suis certain que M. Dévot conviendra que c'est par la parole et le livre que nous pourrions le mieux répandre notre influence à Haïti, et ainsi servir non les intérêts français, comme on l'entend, mais l'humanité.

La Psychologie ethnique, par Ch. Letourneau, 6 fr. (Schleicher, éd.). — Cet ouvrage important est comme le résumé des précédents ouvrages de l'auteur sur l'évolution humaine. Sans doute, M. Letourneau n'a pas épuisé le sujet. La psychologie collective, la psychologie ethnique est à ses débuts seulement. Mais c'en est un essai fort honorable que nous recommandons aux bibliothèques populaires.

L'Ami du peuple pour 1902 (50, Grande-Rue, Pontarlier). — Almanach éducatif, composé de morceaux fort bien choisis des plus solides et des plus généreux écrivains de l'heure présente.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, par F. Alengry (A. Picard, éd., 11, rue Soufflot). — Cette brochure contient le texte des déclarations américaines, des diverses déclarations françaises (1789-1793-1795), de la charte de 1814, de la déclaration des droits des Français de 1815, de la charte de 1830, des constitutions de 1830, 1848, 1852 et de 1875. En préface, une conférence de M. Alengry illustre ces textes historiques que tout citoyen français doit connaître.

Histoire contemporaine (1789-1900), par Georges Cardon, 5 fr. (A. Picard et Kaan, éd., 11, rue Soufflot). — Voici une œuvre intéressante. M. Cardon ne nous donne pas un manuel, mais le complément d'un manuel, une suite de *lectures* sur l'histoire contemporaine, tirées des meilleurs auteurs. Aussi l'histoire s'anime et s'embellit. Mais elle n'est plus une nomenclature complète des faits. Il y a un choix « des institutions ou des usages, des scènes ou des personnages que l'on peut appeler symboliques, parce qu'ils contiennent les traits principaux d'une catégorie de personnages ou d'une suite de faits ».

Un Écolier du dix-septième siècle ou l'Idéal de l'Éducation jésuitique, par Rod. Reuss (*Revue chrétienne*). — M. Reuss nous rappelle, d'après un petit volume écrit par un jésuite, quelques faits de la vie édifiante de J.-B. de Schultaus, élève des jésuites du collège de Trente. Mais toutes ces aberrations du mysticisme ne sont pas dues seulement à l'action systématiquement déprimante des Pères. Il y a fallu sans doute les prédispositions vésaniques du sujet. L'éducation ne crée rien de rien.

Le bon Sens en face du Dogme et de la Morale, par Pierre Martel, 0 fr. 50. — L'auteur n'est pas un écrivain de profession. C'est un homme d'expérience et de réflexion. Il n'écrit qu'après avoir réfléchi et vécu. C'est dire tout ce que vaut ce petit livre, qui traite du grand problème moral. L'Église fut une force sociale. Mais nous n'avons plus

aucune raison d'accepter ses dogmes. Nous n'avons pas à chercher l'ordre, la morale dans l'imbécillité ou l'hypocrisie. L'humanité n'a pas à abdiquer, mais à reconstituer une force sociale qui permette le bonheur en n'outrageant pas la raison, et qui fonde la liberté devenue notre plus pressant besoin sur l'harmonie des actions convergentes. L'auteur est un ouvrier de cette reconstitution. Son petit livre doit être répandu dans les Universités populaires. Il en offre gratuitement quelques exemplaires à celles qui voudront bien lui en faire la demande, en envoyant 0 fr. 85 pour frais de port à M. Margerie, à Lantignié, par Beaujeu (Rhône).

Descendons-nous du singe ?..., par Emmanuel Denoy, 2 fr. (Schleicher, éd., rue des Saints-Pères). — M. Denoy a su grouper en ce petit livre toutes les preuves de la descendance de l'homme et nous les présenter avec humour. L'homme puise ses origines dans l'animalité. C'est un fait. Souvent il nous agace, pour les conclusions qu'en prétendent tirer des esprits systématiques et combatifs. Mais l'auteur nous invite à n'en tirer aucune conclusion métaphysique. Il nous montre fort bien que l'athée comme le croyant, le matérialiste comme le spiritualiste peuvent en fortifier leurs croyances respectives. D'ailleurs, ce n'est pas à la science de servir nos hypothèses, si douce, si consolante pour nous qu'en puisse être la vieille chanson; c'est à nos hypothèses de s'adapter à la science.

Almanach des Coopérateurs belges pour 1902 (Bruxelles).

Almanach de l'Ecole laïque, 0 fr. 50 (Cornely, éd., 101, rue de Vaugirard).

Cours municipal de Dessin professionnel créé à Pamiers, par G. Cahuc (Pamiers). — Dans cette petite brochure, ainsi que dans le *Rapport* du même auteur, comme délégué à l'Exposition universelle, il y a de justes remarques sur l'enseignement de l'art. Quoi de plus important ? « L'art, c'est l'expression de la joie dans le travail. » M. Cahuc termine par cette pensée de Ruskin. Que les travailleurs la méditent !

L'Organisation du Travail. Les Employés du Commerce et de l'Industrie, par Émile Roubaud (au *Foyer du Peuple*,

18, rue Jeune-Anacharsis, Marseille), — C'est un mémoire intéressant sur la situation des employés à Marseille. Ce qui est plus intéressant encore, c'est que c'est l'Université populaire de Marseille qui a proposé cette étude à ses adhérents et qui a édité le mémoire présenté par son secrétaire, M. Émile Roubaud. Voilà une U. P. qui travaille et qui comprend ce qu'elle a à faire. A la suite du mémoire de M. Roubaud, le *Foyer du Peuple* de Marseille nous dit son histoire mouvementée, les difficultés du début, les dangers d'absorption et de déviation. C'est encore de la bonne éducation. Voilà un exemple à suivre pour les U. P.

L'École des Juges, pièce inédite en trois actes, par Henri Dargel. — Ce n'est encore qu'un manuscrit, mais qui sera imprimé, je l'espère, pour les U. P. Cette pièce, représentée dernièrement par le théâtre populaire de la « Coopération des Idées », a obtenu un franc succès. En faisant rire, elle fait penser.

G. DEHERME.

UN THÉÂTRE D'ÉDUCATION SOCIALE

Nous tenons à signaler à nos lecteurs la belle tentative de M. Gémier de créer un théâtre d'éducation. On y a déjà représenté le *Domaine*, de Lucien Besnard ; l'*Écolière* de Jean Jullien ; le *Voile du Bonheur*, de G. Clemenceau ; la *Vie publique* et d'autres, qui enseignent des vérités, qui élèvent par l'art et la pensée. S'il y avait assez de citoyens en France pour s'efforcer de sauver la République, la *Vie publique* serait jouée dans chaque village, dans chaque faubourg des villes, devant tous les électeurs.

M. Gémier prépare le Théâtre du Palais du Peuple. Bravo!

Le Directeur-gérant : G. DEHERME.

LE PALAIS DU PEUPLE

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

(Constituée légalement à Paris le 14 Juin 1900)

Siège social : 157, Faubourg Saint-Antoine

PARIS

COMITÉ DE PATRONAGE

MM. A. Aulard, professeur à la Faculté des Lettres; Pierre Baudin, ministre des Travaux publics; Henri Bauër, homme de lettres; Ch. Beauquier, député; Henry Bérenger, homme de lettres; Maurice Bouchor, homme de lettres; Emile Boutroux, de l'Institut; Henri Brisson, ancien président de la Chambre, député; Victor Brochard, professeur à la Sorbonne; Ferdinand Buisson, professeur à la Sorbonne; Eugène Carrière, artiste peintre; Victor Charbonnel, homme de lettres; Georges Clemenceau, homme de lettres; Dr Delbet, député; Hector Depasse, homme de lettres; Lucien Descaves, homme de lettres; Paul Desjardins, professeur au lycée Michelet; Dr Paul Dubuisson, médecin chef de l'asile Sainte-Anne; Emile Duclaux, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur; A. Espinas, professeur à la Sorbonne; d'Estournelles de Constant, ministre plénipotentiaire, député; Arthur Fontaine, directeur du Travail au ministère du Commerce; Lucien Fontaine, industriel; Marcel Fournier, directeur de la *Revue politique et parlementaire*; Eugène Fournière, député; Anatole France, de l'Académie française; Gustave Geffroy, homme de lettres; Charles Gide, professeur à la Faculté de Droit; Paul Guieysse, ancien ministre, député; Charles Guieysse, secrétaire général de la Société des Universités populaires; Etienne Jacquin, conseiller d'Etat, président de la *Ligue de l'Enseignement*; A. Keüfer, secrétaire de la Fédération du Livre, vice-président du Conseil supérieur du Travail; Ernest Lavisse, de l'Académie française; Jules Lermina, homme de lettres; Henry Michel, professeur à la Sorbonne; A. Millerand, ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes; Gabriel Monod, de l'Institut; Pierre Morel, conseiller municipal; Edouard Petit, inspecteur général de l'Instruction publique; Georges Renard, professeur au Conservatoire des arts et métiers; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne; F. Schrader, géographe; A. Vila, secrétaire de la Chambre consultative des Associations ouvrières de production de France; Charles Wagner, pasteur; Emile Zola, homme de lettres.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Raphaël Barré; *directeur* : Georges Deherme. — Maxime Adler, Achille Caron, Jules Dupasquier, Auguste Garnery, Léon Letellier, Henry Loyfert, Lucien Samson.

EXTRAIT DES STATUTS

ART. 2. — La Société a pour objet la construction, la mise en œuvre du Palais du Peuple, à Paris, et la création d'établissements analogues en province.

ART. 4. — La Société prend la dénomination de : *LE PALAIS DU PEUPLE, Société anonyme à capital variable.*

ART. 6. — Le capital social est variable. Il est formé d'actions de cinquante francs.

ART. 8. — Les actions sont payables **cinq francs** en souscrivant et le solde suivant décision du Conseil d'administration.

Les actions peuvent être libérées par anticipation.

Envoi franco des statuts et de la notice explicative à toute personne qui en fera la demande au Siège social, 157, faubourg Saint-Antoine.

ANNONCES,
la ligne : 1 fr.

«BOUCHONS-TORRENT»
 Gratis Catalogue illustré
 Écrire à M. TORRENT, BOULOU (Pyr.-Or^{le}) France.

NOUVEAU CIGARE NASAL et BUCCAL
de A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un CIGARE et d'un FLACON franco contre un mandat de 4 fr. adressé à
 M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales)

En vente à la «Coopération des Idées»

<i>Un Pessimiste français</i> , par G. Deherme.	0 25	0 30
<i>Tolstoï</i> , par Suarès.	1 »	1 15
<i>Education et Révolution</i> , par Gabriel Séailles	0 05	0 10
<i>Le Palais du Peuple</i> , par Gabriel Séailles.	0 10	0 15
<i>L'Enseignement primaire congréganiste</i> , par Maurice Level	0 20	0 25
<i>Lettres d'un répétiteur en congé</i> , par Brenn.	0 60	0 70
<i>Jules Lagneau</i> (avec portrait)	0 50	0 60
<i>Qui veut la Santé et du Bonheur ?</i> par A. Marrot.	1 »	1 20
<i>Le Coopérationisme</i> (illustré), par A.-D. Bancel, broché.	1 50	1 70
<i>Travail manuel et Travail intellectuel</i> , par Charles Gide.	0 20	0 25
<i>La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires</i> , par G. Deherme	0 50	0 55

<i>L'Education des Celules</i> , par Emile Duclaux	0 20	0 25
<i>De la Tolérance dans les U. P.</i> , par Lucien Le Foyer	0 10	0 15
<i>Les Règles de l'Honnête Discussion selon Pascal</i> , par Paul Desjardin.	0 60	0 70
<i>Almanach de la Coopération</i>	0 40	0 50

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés, SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE
 Statuts déposés chez M^e Brulle notaire à Libourne
 Siège social : LIBOURNE (Gironde)
 Succursales à Montpellier, Épernay, Chassagne, Montrachet et Cognac
 Vins français de toutes provenances
 Spécialité de fournitures aux Sociétés coopératives
 Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21
PARIS
 Directeur : A. GALLOIS
 Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour